

Christian REIDENBACH, Université de Stuttgart

Diderot, paysagiste des savoirs : une cartographie épistémologique entre discontinuité et interprétation

Lorsqu'en 1609, Galilée, dans son laboratoire à Padoue, dirige pour la première fois un télescope vers la lune, il discerne dans l'oculaire, tout le long de la ligne de partage entre la nuit et le jour lunaires, des pointes éclairées entourées d'obscurité. Ces pointes, que le savant compare à une queue de paon, s'agrandissent sous la rotation du satellite, elles s'élargissent, elles s'unissent pour former des crêtes, des montagnes, puis elles se fondent dans la lumière du jour dans laquelle toute la région est indistinctement plongée, si bien qu'il n'est alors plus possible de les discerner (Galilei, [1610] 1965, p. 90 *sq.*). Un demi-siècle plus tard, Pierre Borel, médecin du roi, se référera à cette description, pour assimiler les pointes à des perles, à des gouttes étincelantes, à des certitudes bien délimitées, ressortant du milieu sombre qui les entoure. Cette morphologie de la lune lui rappelle les sommets des Alpes et des Pyrénées dans la lumière rasante du soleil matinal (Borel, 1657, p. 59). Galilée s'étant inspiré de l'art du paysage pour se renseigner sur le visage de la lune (Shea 2000, p. 87-91; Hallyn, 2013, p. 79-92), Borel fait retourner l'image à son point de départ terrestre. Finalement, ce sont les abîmes du calcul infinitésimal, mis en parallèle avec les profondeurs illimitées d'un univers désormais sans barrières, qui engagent Fontenelle à identifier le savoir humain avec des pointes éparses qui émergeraient d'un océan sans fin.

On rapporte qu'il y a dans les Pays-Bas de grandes étendues de terre qui ont été couvertes par la mer, et dont il ne reste que quelques pointes de clochers éparses çà et là, qui sortent de l'eau. C'est ainsi à-peu-près que l'océan de l'Infini a abîmé tous les nombres et toutes les grandeurs, dont il ne reste que les commensurables que nous puissions connaître parfaitement. (Le Bovier de Fontenelle, [1727] 1996, p. 370)

La multitude des nouveaux infinis que les mathématiques, que les focales diverses des instruments optiques, que la science moderne, somme toute, découvre ou subodore, réduit le savoir humain fini à une grandeur qui tend vers zéro (*ibid.*). Le philosophe moderne a tantôt plus, tantôt moins confiance en la capacité des sciences à combler les lacunes entre les îlots du savoir. Leur convergence dans un champ des savoirs lisse et continu qui correspondrait à l'hypothèse d'un tout de la nature, ne peut servir que d'horizon téléologique à toute activité scientifique. Ainsi, la structure dialectique d'un paysage en constellations rayonnantes et discontinues sur un velours noirâtre et sans bornes, déploie la dimension épistémologique d'une

imagerie qui influera sur la pensée des encyclopédistes. Il semble qu'en elle la pensée diacritique ait trouvé sa métaphore principale.

La structure discontinue de l'univers intelligible

C'est en raison d'une conception modifiée de la nature que l'idée d'un ordre divin des choses cède la place au postulat d'un tout englobant les dimensions rationnelle et physique de la réalité (Kondylis, 2002, p. 248-257). L'incapacité de l'homme de concevoir cet être unique dans une vision panoramique découle uniquement de sa compréhension limitée, tandis que la théologie naturelle, à l'exemple d'un Pope, avait intégré ces parties dans un tout prodigieux¹. Pourtant, l'orientation de plus en plus empiriste des sciences devenues expérimentales réduit l'acquisition des savoirs à un ramassage et à une accumulation de faits. Ce que l'homme peut constater dans son monde, ne peut réclamer qu'un statut ponctuel dans l'espace et le temps. Loin de synthétiser cette antinomie entre un tout et ses parties, antinomie désormais inconcevable, l'épistémologie diderotienne se déploie plutôt dans son champ de tension. Le philosophe a beau déclarer que la tâche centrale de l'*Encyclopédie* serait « de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre » (Diderot, *ENCYCLOPEDIE, Encyclopédie*, t. V, p. 635), la synthèse gigantesque qu'elle entreprend ne produit pas de texte cohérent.

Si l'en est ainsi, comment alors comprendre le monde ? Il est incontestable que, pour l'identification des corps et de leur interaction, le discontinu est indispensable ; la lecture de formes plastiques et par ceci compréhensibles dans un continu quelconque nécessite un intervalle, un contraste d'unités de sens prégnantes. Ce n'est qu'en se distanciant d'une telle structure primordialement discontinue que le philosophe enthousiaste réussit à conjecturer l'unité de ses parties. Ainsi, le monde en tant qu'univers réel et celui en tant qu'univers intelligible, tel que l'homme le construit sous forme d'une carte dans son entendement (Diderot, *ENCYCLOPEDIE, Encyclopédie*, t. V, p. 640 ; Diderot, *INTELLIGENCE, Encyclopédie*, t. VIII, p. 806), font partie de deux domaines d'expérience tout à fait différents. Deux représentations correspondent à leur différence : l'image sublime d'un océan des choses et le « système figuré des connaissances humaines ». Ce qui semble être continu ici se trouve là séparé et

¹ Pope, Alexander, [1734] 1993, p. 34 : « *All are but parts of one stupendous whole* » (« Tous ne sont que des parties d'un vaste ensemble. ») [Épître I, v. 267].

sectionné en idées différentes. L'encyclopédiste met en avant le caractère topographique de cette disposition des savoirs.

[L]'ordre encyclopédique général sera comme une mappemonde où l'on ne rencontrera que les grandes régions ; les ordres particuliers, comme des cartes particulières de royaumes, de provinces, de contrées ; le dictionnaire, comme l'histoire géographique & détaillée de tous les lieux, la topographie générale & raisonnée de ce que nous connoissons dans le monde intelligible & dans le monde visible ; & les renvois serviront d'itinéraires dans ces deux mondes, dont le visible peut être regardé comme l'Ancien, & l'intelligible comme le Nouveau. (Diderot, *ENCYCLOPEDIE, Encyclopédie*, t. V, p. 641)

La difficulté ne consiste pas seulement à combler la différence entre le monde comme livre et le livre du monde ; déjà ses représentations intelligibles soulèvent des contradictions liées à la pluralisation des perspectives. Ainsi, dans son *Discours préliminaire*, D'Alembert avait remarqué que les cartes désignent moins des arpentages objectifs d'un champ de savoir, que des reconstructions subjectives en fonction de la perspective initiale de l'auteur. Au lieu de se rassembler, comme le *Système figuré* le suggère, en une topographie lisse, les cartes présentent des ruptures et des chevauchements entre elles – le savoir s'avère être un labyrinthe, dans lequel le lecteur est obligé de trouver son chemin².

À titre de symbole des années entre 1746 et 1749, période durant laquelle les courants majeurs philosophiques fermentent la pensée diderotienne, mais avant tout en qualité d'une métastructure fondamentale de sa pensée, Diderot conçoit, dans la *Promenade du sceptique*, un arrangement topographique qui sera également constitutif de sa pensée ultérieure. Cette cartographie des savoirs permet une disposition spatiale des idées, elle rend possibles l'attraction et la répulsion notamment des fragments d'idées et illustre la complexité de leurs relations : il répartit en une étoile d'allées, tel un encyclopédiste précoce, les écoles philosophiques de son temps, la dévotion des jansénistes, le scepticisme des philosophes et la joie de vivre des épicuriens (Diderot, 2010, p. 63 *sq.*). Pourtant, cet arrangement centraliste n'offre plus de vue d'ensemble. La contiguïté des répartitions dans le tableau architectural correspond à une manière de décrire dans l'ensemble critique, telle que la mise en page du *Dictionnaire* de Bayle l'avait réalisée de façon subtile³. Sur un tel plan, des interprétations possibles sont conçues,

² « Mais comme dans les cartes générales du globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, & présentent un coup d'œil différent selon le point de vue où l'œil est placé par le Géographe qui construit la carte, de même la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systèmes différens de la connoissance humaine, que de Mappemondes de différentes projections ; & chacun de ces systèmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier » (D'Alembert, *Discours préliminaire des éditeurs, Encyclopédie*, t. I, p. XV).

³ Au sujet de cette comparaison voir Cassirer [1932] 2003, p. 213. Francine Markovits (1999) analyse la correspondance entre cette architecture et la présentation sceptique des arguments.

rejetées, repensées et pesées ; elles se contrebalancent sans se cristalliser dans une clarté incontestable. À travers l'évocation de ses haies, de ses allées et de ses cabinets de verdure, Diderot ne formule pas de position philosophiquement univoque, mais un parler tripartite, dans lequel l'aménagement rigide, mais dédaléen du jardin et une expérience du monde incertaine ou lacunaire se reflètent l'une dans l'autre⁴.

Expérimenter cette architecture sceptique, cela ne signifie plus connaître le plan des allées et des bosquets, mais nécessite également la promenade comme pratique de compréhension, pratique selon laquelle les positions et interprétations différentes sont parcourues et montées l'une contre l'autre. Les raccourcis et communications à travers les cloisons arborisées y représentent des pratiques, qui répondent plutôt à l'ordre naturel des pensées, en pesant le pour et le contre et en cherchant à le remettre en cause. De ceci, non seulement un narrateur-promeneur se porte garant, mais aussi le philosophe ou le croyant qui communiquent par-delà les frontières en frondaison. « Ils n'étaient plus séparés que par une haie vive, assez épaisse pour les empêcher de se joindre, mais non de s'entendre » (*ibid.*, p. 90).

Ce faisant, la promenade ne s'avère pas seulement, comme De Jaucourt l'écrit, un « mouvement alternatif des jambes & des piés, par lequel on se transporte doucement & par récréation d'un lieu à un autre » (De Jaucourt, PROMENADE, PROMENOIR, *Encyclopédie*, t. XIII, p. 444). Elle reflète aussi ce que Diderot nommera « l'esprit systématique » : une orientation empirique vis-à-vis du monde, c'est-à-dire une « expérience marchant pié à pié » (Diderot et Daubenton, ANIMAL, *Encyclopédie*, t. I, p. 470). Sur les méandres de ses chemins de pensée, le sujet de la perception parcourt les faits singuliers et les combinaisons multiples au lieu de se contenter de la vue en plongée fournie par la taxinomie géométrique.

Voilà pourquoi cette dialectique entre une répartition de places plus ou moins flexible d'un côté et la promenade libre de la lecture ou bien les raccourcis des renvois de l'autre, détermine elle aussi, à titre de principe directeur, la pratique encyclopédique. Tandis que l'arbre des connaissances humaines n'apporte qu'une matrice méta-structurale qui cadre avec la sélection fragmentaire de l'ensemble textuel du dictionnaire, la lecture entreprend, par le jeu de ses renvois, sa cartographie particulière. En enchaînant les bribes de savoir dans un

⁴ Voir Diderot, 2010, p. 51 : « Dans une espèce de labyrinthe formé d'une haute charmille coupée de sapins élevés et touffus, il ne manquait jamais de m'entretenir des erreurs de l'esprit humain, de l'incertitude de nos connaissances, de la frivolité des systèmes de la physique et de la vanité des spéculations sublimes de la métaphysique. »

syntagme nouveau et personnel, une constitution énergétique du texte remplace les vides entre les articles.

Mais avant toute chose, l'élaboration de cette topographie intelligible pose problème, les données sensorielles du monde réel ne se transmettant à l'homme que de façon indistincte. Comment donc identifier dans une réalité donnée en continuum des parties distinctes ? Comment leur attribuer des noms sans équivoque ? La tentative d'intervenir dans l'étendue des choses en élaborant un dictionnaire ou en travaillant un vocabulaire du français, constitue donc plutôt un acte arbitraire que l'encyclopédiste problématise :

Il est [...] impossible de bannir l'arbitraire de cette grande distribution première. L'univers ne nous offre que des êtres particuliers, infinis en nombre, & sans presque aucune division fixe & déterminée ; il n'y en a aucun qu'on puisse appeler ou le premier ou le dernier ; tout s'y enchaîne & s'y succède par des nuances insensibles ; & à-travers cette uniforme immensité d'objets, s'il en paroît quelques-uns qui, comme des pointes de rochers, semblent percer la surface & la dominer, ils ne doivent cette prérogative qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, qu'à certains événements étrangers, & non à l'arrangement physique des êtres & à l'intention de la nature. (Diderot, *ENCYCLOPEDIE, Encyclopédie*, t. V, p. 640)

Ces éléments logiques du monde réel ont beau ne pas s'estomper complètement, seules les nuances qui constituent la transition d'une partie à l'autre sont imperceptibles à la sensibilité humaine. Dans ce paysage, pour citer le D'Alembert diderotien, rien n'est précis (Diderot 2010, p. 370). Ses phénomènes sont échelonnés comme les couleurs du ruban du Père Castel. Même s'il y a des événements singuliers qui semblent saillir du continuum des choses comme des pointes de rochers ou des clochers surplombant une mer de brouillard, pareils aux notions primitives, leur légitimité est conditionnée par des conventions, par des circonstances culturelles ou historiques au lieu de pouvoir se réclamer d'une priorité métaphysique. En conséquence, l'encyclopédiste établit l'ordre par un agencement arbitraire. Il « *discontinue* en interrompant » (Diderot, *CESSER, DISCONTINUER, FINIR, Encyclopédie*, t. II, p. 868), comme l'exprime Diderot. Cahusac appellera cette interruption une décomposition : « La raison d'un homme de *génie* décompose les différentes idées qu'elle a reçues » (Cahusac, *ENTHOUSIASME, Encyclopédie*, t. V, p. 722). Les deux formules circonscrivent une même pratique de dénotation selon laquelle des fragments de sens sont détachés et isolés de leur contexte.

Paysages diderotiens

Reste à savoir depuis quel point de vue le naturaliste, moyennant un geste de découpage, peut déduire le monde intelligible du monde réel. Diderot se montre parfois pencher en

faveur de la conception rationaliste du *heroic observer* (« observateur héroïque » ; Kemp, 1996) selon laquelle le monde intelligible s'oriente vers un point géométral du chercheur.

Plus le point de vue d'où nous considérerons les objets sera élevé ; plus il nous découvrira d'étendue, & plus l'ordre que nous suivrons sera instructif & grand. Il faut par conséquent qu'il soit simple, parce qu'il y a rarement de la grandeur sans simplicité ; qu'il soit clair & facile ; que ce ne soit point un labyrinthe tortueux où l'on s'égarer, & où l'on n'aperçoive rien au-delà du point où l'on est ; mais une grande & vaste avenue qui s'étende au loin, & sur la longueur de laquelle on en rencontre d'autres également bien distribuées, qui conduisent aux objets solitaires & écartés par le chemin le plus facile & le plus court. (Diderot, *ENCYCLOPÉDIE, Encyclopédie*, t. V, p. 641)

D'un autre côté, il est significatif d'observer comment Diderot modifie les promesses du point élevé en les retournant contre elles-mêmes : la distance aux objets sensibles ne devait pas se manifester par un esprit de système tel que le démontre le philosophe, qui s'élança à la hauteur du soleil afin de pouvoir mieux calculer les cycles planétaires depuis cet observatoire⁵. Par la seule perspective à vol d'oiseau, on ne gagne ni en expérience et ni en véracité. Ainsi, Diderot stigmatise du nom de représentant d'un 'esprit de système' « celui qui batit des plans, & forme des systèmes de l'univers, auxquels il veut ensuite ajuster, de gré ou de force, les phénomènes » (*PHILOSOPHIE, Encyclopédie*, t. XII, p. 515). Là où ils dissimulent leurs constructions et où ils n'accordent pas leurs notions avec la réalité, les systèmes s'avèrent plutôt tautologiques, parce que l'ordre établi lors de la vision et à l'aide d'exclusions correspond exactement à l'ordre qu'on déduit de l'observation du monde perçu. Comme exemple d'un esprit de système exagéré, Diderot nomme l'abbé Pluche, qui dans son *Histoire du ciel* avait défendu une lisibilité du monde sous forme d'un spectacle bien ordonné, ordre qui aurait trop peu éloigné la philosophie naturelle des tentations de la théologie. Celui qui percevait déjà les objets sensibles dans le plus bel enchaînement et qui fait ressortir déjà du monde réel le système faisant preuve de son ordre parfait, celui-ci ignore que l'ordre des choses est toujours maintenu « par sauts & par bonds » (Diderot et Daubenton, *ANIMAL, Encyclopédie*, t. I, p. 470). Ce ne sont pourtant pas les sauts eux-mêmes qui constituent le problème, mais c'est leur oubli méthodique.

Un passage complexe du *Discours préliminaire* détaille la structure monadique dans laquelle les choses se présentent au sujet de la perception. « La Nature [...] n'est composée que

⁵ Cf. Diderot, *ENCYCLOPÉDIE, Encyclopédie*, t. V, p. 640 sq. Le philosophe des *Entretiens* s'était promis une vision totale du système solaire depuis un point de vue idéal sur le soleil (LE BOVIER DE FONTENELLE, [1686] 1991, p. 83). D'Alembert écrit dans le *Discours préliminaire*. « L'Univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne seroit, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique & une grande vérité. » (D'ALEMBERT, « Discours préliminaire », *Encyclopédie* t. I, p. IX)

d'individus qui sont l'objet primitif de nos sensations & de nos perceptions directes. » Dans cette situation de départ, la ressemblance et la dissemblance, la conformité et la différence de propriétés constituent des stratégies complémentaires aptes à compartimenter le champ de façon provisoire.

Nous remarquons à la vérité dans ces individus, des propriétés communes par lesquelles nous les comparons, & des propriétés dissemblables par lesquelles nous les discernons ; & ces propriétés désignées par des noms abstraits, nous ont conduit à former différentes classes où ces objets ont été placés. Mais souvent tel objet qui par une ou plusieurs de ses propriétés a été placé dans une classe, tient à une autre classe par d'autres propriétés, & auroit pu tout aussi-bien y avoir sa place. Il reste donc nécessairement de l'arbitraire dans la division générale. L'arrangement le plus naturel seroit celui où les objets se succéderaient par les nuances insensibles qui servent tout à la fois à les séparer & à les unir. (D'ALEMBERT: « Discours préliminaire », *Encyclopédie* t. I, p. XV)

Cependant, cette conception antinomique d'une nuance permettant de rendre en même temps les idées d'identité et de différence reste hypothétique. L'argumentation de D'Alembert finit par reconnaître que la quantité des connaissances disponibles ne suffit pas pour détecter des transitions graduées dans le tableau taxinomique. La saisie des apparences n'est concédée à l'homme que très partiellement, et l'image de l'océan scelle cette disproportion : « L'Univers n'est qu'un vaste Océan, sur la surface duquel nous apercevons quelques îles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée. » (*Ibid.*) Comme dans un archipel, la connexion subliminale des choses reste inconnue à l'homme. Elle relève de la pure spéculation. Diderot se souviendra de l'image en commentant, dans la cinquième promenade, une marine de Vernet ; il radicalise même la métaphore qui maintenant décrit un détachement nominaliste des unités de sens de leur connexité métaphysique.

Toute l'étendue des eaux agitées s'ouvrait devant moi. Elle était couverte de bâtiments dispersés. J'en voyais s'élever au-dessus des vagues, tandis que d'autres se perdaient au-dessous ; chacun, à l'aide de ses voiles et de sa manœuvre, suivant des routes contraires, quoique poussé par un même vent ; images de l'homme et du bonheur, du philosophe et de la vérité. (Diderot, 1990, p. 203)

Selon cette superposition de la peinture de Vernet et du paradoxe épistémologique de D'Alembert, le plan d'eau indifférencié constitue le continuum matériel, d'où des segments logiques font surface ou s'immergent⁶. N'oublions pas que chez Diderot, une perspective totalisante est réservée à l'expérience artistique ou au rêve. Elle lui sert toutefois de point de

⁶ Diderot se réfère au *Fanal exhaussé* de Vernet (voir fig. 1), son texte reprenant également l'expérience du spectateur d'un naufrage transmise par Lucrèce : les débris d'un navire flottant sur la mer y sont comparés au libre jeu des atomes (*De Rerum natura*, l. II, v. 552-562). Michael Fried ([1980] 1990, p. 134 sq.) a démontré comment la dialectique entre l'unité et la disjonction est également inhérente aux images de Vernet. Il parle d'une « tension (voire une contradiction) entre un mode subtil mais direct d'intégration décorative et un réseau de relations tissé entre de multiples centres d'intérêt. »

départ pour illustrer l'ordre du savoir. Lorsqu'on consulte les origines de l'image diderotienne des sommets montagneux chez Haller, dont *Les Alpes* sont publiées en traduction française en 1749, on comprend bien quelle promesse semble se lier à elle :

Quand les premiers rayons du Soleil dorent les pointes des rochers, & qu'un de ses regards brillans dissipe les brouillards, on découvre du sommet d'une montagne, avec un plaisir toujours nouveau, le spectacle le plus superbe de la Nature. Le théâtre d'un Monde entier s'y présente dans un instant, au travers des vapeurs transparentes d'un nuage léger. [...] Un trouble agréable nous force à fermer les yeux, trop foibles pour parcourir un horizon sans bornes. (Haller, [1729/1749] 1795, p. 29)

On ne nous accusera pas d'anachronisme lorsque nous citerons un passage du *Salon* de 1765 avant l'entrée ENCYCLOPEDIE, un des articles centraux du tome V de l'*Encyclopédie* que Diderot avait publié dix ans plus tôt. Par cette filiation, on remarquera assez bien, jusqu'à quel point l'image est profondément variée chez lui. La volonté d'identifier que reflète la structure de l'univers intelligible cloisonne encore l'expérience esthétique.

Quitte ton lit de grand matin, malgré la femme jeune et charmante, près de laquelle tu reposes. Devance le retour du soleil. [...] Tourne tes regards vers le sommet des montagnes. Les voilâ qui commencent à percer l'océan vapoureux. Précipite tes pas ; grimpe vite sur quelque colline élevée ; et de là contemple la surface de cet océan qui ondule mollement au-dessus de la terre ; et découvre, à mesure qu'il s'abaisse, le haut des clochers, la cîme des arbres, les faîtes des maisons, les bourgs, les villages, les forêts entières, toute la scène de la nature éclairée de la lumière de l'astre du jour. (Diderot, 1990, p. 211)

Au lieu de fermer les yeux à l'instar d'un Pétrarque sur le Mont Ventoux, signe de sursollicitation que l'homme hallerien ne fait que répéter, le moi diderotien regarde et voit. La verticalité du regard depuis le point de vue surplombant se transforme en un parcours horizontal des choses (Rey, 1991, p. 57), qui, par leurs contours prononcés, se distinguent l'une de l'autre. L'exigence scientifique de répartir, d'attribuer et de nommer est ainsi présentée à la vision dans sa totalité. Ce n'est qu'à cette condition que l'encyclopédiste s'était servi de l'image pour représenter le monde intelligible, tel que le déploie le grand tableau encyclopédique, comme un paysage bien échelonné des choses.

Il faut considérer un dictionnaire universel des Sciences & des Arts, comme une campagne immense couverte de montagnes, de plaines, de rochers, d'eaux, de forêts, d'animaux, & de tous les objets qui font la variété d'un grand paysage. La lumière du ciel les éclaire tous ; mais ils en sont tous frappés diversement. Les uns s'avancent par leur nature & leur exposition, jusque sur le devant de la scène ; d'autres sont distribués sur une infinité de plans intermédiaires ; il y en a qui se perdent dans le lointain ; tous se font valoir réciproquement. (Diderot, ENCYCLOPEDIE, *Encyclopédie*, t. V, p. 647)

La formule finale ébauche déjà des correspondances internes entre les entrées. Cependant, une représentation productive de la réalité, tant au sein du projet encyclopédique que dans l'écriture scientifique, n'est réalisable que sous une forme discontinue. Le livre

encyclopédique du monde s'avère donc être segmenté en particules atomiques, que la lecture agence de façon variable. Le monde n'existe que sous cette forme fragmentaire, de même que les sciences qui la reproduisent. Diderot avait écrit dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* :

Je me représente la vaste enceinte des sciences, comme un grand terrain parsemé de places obscures et de places éclairées. Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limites des places éclairées, ou de multiplier sur le terrain les centres de lumières. L'un appartient au génie qui crée ; l'autre à la sagacité qui perfectionne. (Diderot, 2010, p. 293)

Les assemblages de l'encyclopédiste sautent ou ouvrent des intervalles et des écarts que la science, que l'éclectique enthousiaste, que la critique d'art peuvent certes interpréter, mais ne parviennent pas à effacer complètement. Le problème commence déjà là où le langage, dont les formes sont finies, cherche à décrire les phénomènes sans fin d'un monde en mouvement. « On a beau augmenter les termes entre un terme donné & un autre ; ces termes restant toujours isolés, ne se touchant point, laissant chacun entr'eux un intervalle, ils ne peuvent jamais correspondre à certaines qualités continues » (ENCYCLOPEDIE, *Encyclopédie*, t. V, p. 638). Au sens épistémologique, le vide constitue donc pour Diderot un « champ libre » entre les notions assurées (Diderot, 2010, p. 321). Le rôle du chercheur consiste à libérer les faits de leurs contextes établis, par voie d'un pied à pied, d'un tâtonnement des séries d'essais, et en même temps à explorer les interstices entre des îles d'un savoir assuré. Le fait et le vide, la densification et la privation de sens évoquent l'image d'un plan perforé, en analogie avec la contiguïté des particules de matière et des intervalles entre eux. Le cosmos intellectuel de Diderot démentit l'idée d'un plein des choses ; le philosophe partage cette conception fragmentaire des savoirs avec D'Alembert, qui dans son article COSMOLOGIE évoque la discontinuité du cosmos intelligible en termes quasi identiques, de même qu'avec Voltaire, dont deux articles du *Dictionnaire philosophique* réfuteront l'idée leibnizienne d'une chaîne des êtres et des événements sans ruptures⁷. Pourtant, ces espaces vides constituent des champs

⁷ D'Alembert, COSMOLOGIE, *Encyclopédie*, t. IV, p. 294 : « Tout est lié dans la Nature ; tous les êtres se tiennent par une chaîne dont nous apercevons quelques parties continues, quoique dans un plus grand nombre d'endroits la continuité nous échappe. L'art du Philosophe ne consiste pas, comme il ne lui arrive que trop souvent, à rapprocher de force les parties éloignées pour renoïer la chaîne mal-à-propos dans les endroits où elle est interrompue ; car par un tel effort on ne fait que séparer les parties qui se tenoient, ou les éloigner davantage de celles dont elles étoient déjà éloignées par l'autre bout opposé à celui qu'on rapproche ; l'art du Philosophe consiste à ajouter de nouveaux chaînons aux parties séparées, afin de les rendre le moins distantes qu'il est possible : mais il ne doit pas se flatter qu'il ne restera point toujours de vuides en beaucoup d'endroits. Pour former les chaînons dont nous parlons, il faut avoir égard à deux choses ; aux faits observés qui forment la matière des chaînons, & aux lois générales de la Nature qui en forment le

d'action, dans lesquels les fragments se donnent du sens par le seul rapport qu'ils ont l'un à l'autre. Il incombera avant tout au génie de discerner ces relations et de les transmettre au lecteur. Diderot appelle « interprétation » cette variante expressive d'une lecture scientifique de la nature.

Les stratégies de l'interprétation

Le parallélisme de l'incipit des *Pensées philosophiques* et de celui des *Pensées sur l'interprétation de la nature* ne permet pas seulement des suppositions quant à la métamorphose de l'auteur du déiste au matérialiste. Or, il ne confirme pas simplement notre impression que la nature aurait remplacé Dieu dans son rôle de principe fondateur du monde. Ce parallélisme éclaire et interroge plutôt la relation entre l'objet sensible et sa représentation textuelle, entre un monde lisible comme un livre et le livre du monde. Par la réflexion sur la formule « écrire de » nous nous rendons compte, dans quelle mesure la préposition signale une distance, un rapport d'interprétation, donc un rapport herméneutique et non pas d'objectivation. Il est en plus intéressant de constater avec Herbert Dieckmann, que Diderot n'emprunte justement pas son concept de l'interprétation à Bacon⁸, parce que, chez ce dernier, l'acuité du jugement résulte seulement des faits ou bien des effets, tandis que Diderot conditionne la spéculation scientifique à un dépassement de la pure observation des faits et donc à un changement de la fonction de la connaissance (Dieckmann, 1972, p. 135). D'après Bacon, en revanche, l'hypothèse ne relève pas de la pratique scientifique. L'article INTERPRETATION, rédigé par Boucher d'Argis, illustre le droit d'interpréter du prince souverain, c'est-à-dire d'expliquer le texte de loi existant, mais éventuellement ambivalent, comme bon lui semble (Boucher d'Argis, INTERPRETATION, *Encyclopédie*, t. VIII, p. 882). Par analogie, le naturaliste diderotien défend son droit à l'interprétation, geste souverain d'un sujet expressif qui perçoit de façon

lien. » Voir aussi Voltaire, CHAÎNE DES ÊTRES CRÉÉS / CHAÎNE DES ÉVÉNEMENTS, *Dictionnaire philosophique*, t. I, p. 513-521 et p. 522-528.

⁸ Bacon et Diderot partagent leur engagement pour une science expérimentale, et tous les deux articulent leurs philosophies en opposition à la doctrine dominante de leur temps, c'est-à-dire respectivement la scolastique et le cartésianisme. Néanmoins, les arguments et les situations historiques diffèrent. Herbert Dieckmann a démontré que d'un côté Diderot semble emprunter des images, des formules et des idées au chancelier anglais, et qu'il semble y avoir une grande ressemblance de leurs programmes et de la motivation de leurs épistémologies. Mais de l'autre côté, il a mis en évidence par une comparaison de textes scrupuleuse que chez Diderot, le matériau baconien est souvent doté d'un nouveau sens parfois même contradictoire à l'original. Dieckmann explique ces contradictions par une lecture superficielle des œuvres de Bacon (voir Dieckmann, 1972, p. 137). Diderot possédait toutefois une édition de ses œuvres en quatre volumes (Proust, 1958, p. 262). Au sujet d'une comparaison des épistémologies de Bacon et de Diderot voir Pépin, 2012, p. 29-63.

autonome et ne se constitue toutefois que face aux faits et par le travail créateur des conjectures, dans un processus de perfection progressive. Ainsi, le philosophe de la nature s'établit dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* comme troisième entité entre le métaphysicien de type cartésien et le « manœuvre poudreux » à l'image d'un Réaumur, c'est-à-dire l'empiriste qui se contente de récolter les données. En prenant ses distances par rapport au premier, Diderot forge une réflexion scientifique sous forme de description et non pas d'explication des causes, par rapport au second il conçoit un jugement comme activité purement subjective d'une portée restreinte, tout en renonçant au 'pourquoi' des choses (Diderot, 2010, p. 328).

[U]ne des principales différences de l'observateur de la nature et de son interprète, c'est que celui-ci part du point où les sens et les instruments abandonnent l'autre ; il conjecture, par ce qui est, ce qui doit être encore ; il tire de l'ordre des choses des conclusions abstraites et générales, qui ont *pour lui* toute l'évidence des vérités sensibles et particulières ; il s'élève à l'essence même de l'ordre ; il voit que la co-existence pure et simple d'un être sensible et pensant, avec un enchaînement quelconque de causes et d'effets, ne lui suffit pas pour en porter un jugement absolu ; il s'arrête là ; s'il faisait un pas de plus, il sortirait de la nature. (*Ibid.*, p. 327)

Les possibilités et limites de la théorisation scientifique sont ainsi étroitement définies. Toutefois, il en résulte une perspective radicale, nominaliste, selon laquelle la fictionnalité de la conjecture surpasse la pure empirie : « Il faudroit [...] substituer la conjecture & l'histoire hypothétique à l'histoire réelle. On peut assurer qu'ici le roman seroit souvent plus instructif que la vérité » (Diderot, *ENCYCLOPEDIE, Encyclopédie*, t. v, p. 647). Univers réel et univers intelligible, factualité et fictionnalité s'y trouvent dans un rapport de tension, où ils ne cessent de se corriger mutuellement. Contre Descartes, le reproche d'une science qui raconte des fables surgit en vue d'une pratique qui ne se sert des faits empiriques que de façon rudimentaire, pour fournir des preuves à des enchaînements déjà préconçus. Par contre, l'hypothèse diderotienne offre une orientation tout en ayant déjà pris en compte l'aveu qu'un empirisme radical ne permet pas la synthèse de faits séparés.

Cependant, le cosmos anthropocentrique diderotien, dans lequel les choses ne sont existantes qu'à condition que l'homme les perçoive, les pense ou les mette en parole, ce cosmos converge vers un génie qui sait mettre en correspondance, à force d'analogies, dans l'espace unitaire de la langue ou de la pensée, les entités les plus éloignées. En fait, la force du génie se montre tout d'abord dans cette tension du contradictoire enchâssé dans un narratif comme

dans une syntaxe logique⁹. Mais une analogie aussi radicale dérange le paysage épistémologique traditionnel. Loin de seulement combler les lacunes propres aux connaissances, elle provoque des irritations dans le tableau taxinomique, elle relativise l'ordre et crée des ambivalences, là où se superposeront désormais des faisceaux d'attributs jusqu'à présent distinctifs. Dans un contexte de reflets analogiques illimités, que le Rêve de D'Alembert représente par le motif de l'océan, rien ne prend corps, et rien ne se fait connaître faute de forme distincte. Il faut donc éviter les « rêves d'un malade » suscités par une analogie sans bornes (Diderot, 2010, p. 300). On constate alors que la lecture des ressemblances ne contribue à la compréhension qu'en délimitant son rayon d'action et qu'en ajustant une portée de mise au point moyenne, entre une similarité et une dissemblance absolues.

Rappelons-nous d'ailleurs que Diderot identifie avec l'expérience du Tout et avec l'image de l'océan un chaos hors de l'Histoire et avant l'Histoire. La perspective déiste lui avait donné accès à une unité pré-conceptuelle, unité dans laquelle l'individu était absorbé par la participation à une présence divine. Si Diderot, dans le *Rêve de d'Alembert*, renoue avec ces formes de conscience intuitives, une telle métaphysique n'est pourtant basée que sur la matière. Et puisque, dans le protocole de rêve, ce ne sont ni des faits clairement définis ni des données communicables ou vérifiables qui ressortent de l'expérience sublime de cet océan des correspondances, le résultat d'un tel déchaînement radical des puissances imaginatives est plutôt ambivalent¹⁰. Ainsi, l'irradiation de l'analogie dans les zones obscures de l'insu compense certes l'insuffisance énergétique d'une langue, qui d'elle-même ne possède plus la capacité d'expliquer les causes premières ; mais de cette façon, on n'obtient pourtant pas d'énoncés véridiques. Il n'empêche que Diderot choisit la rêverie pour donner à l'irraison de sa spéculation un format qui d'un côté cadre et de l'autre légitime. Le dialogue en triptyque et à quatre voix montre cet océan de la matière en mouvement perpétuel, et D'Alembert rêve d'en faire partie, en n'étant qu'un tel, un détail sans caractère d'un Tout immense. S'il insiste donc sur l'unité de la nature et constate, « qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la nature » (*ibid.*, p. 371), le *Rêve* ne contredit l'entrée ENCYCLOPEDIE que pour donner l'exemple d'une philosophie impossible : par la réfraction triple de voix, de personnages ou de l'état de veille ou

⁹ Voir Diderot, ECLECTISME, *Encyclopédie*, t. V, p. 281 ; Diderot, 1990, p. 219 : « Point de signes si disparates qui ne confinent. Point d'idées si bizarres qui ne se touchent. » Au sujet de l'analogie chez Diderot voir Maurseth, 2007.

¹⁰ Yvon Belaval (1952, p. 348) constate : « [N]ous ne saurons jamais si ce rêve est fou ou profond, le possible qu'il nous présente est invérifiable. »

de rêve, ou bien, et cela doit également être valable, par un texte se trouvant seulement en état d'attente durant sa non-publication.

Il ne s'agit pourtant pas de soigner l'image du rêve en l'insérant dans un discours rationnel, mais d'enrichir le discours scientifique de nouvelles couches de signification, qui sont traditionnellement exclues de la science. Loin d'offrir des phénomènes clairs et distincts, la métaphore métaphysique de l'océan, bassin étincelant de rapports infinis, ne constitue qu'un horizon spéculatif, sans que l'entendement humain puisse y jeter l'ancre, comme l'écrit Diderot devant une marine de Vernet (Diderot, 1990 p. 205).

Comment combler les écarts taxinomiques ?

Il convient finalement de retenir que l'interprétation de la nature réussit à compenser le décousu des connaissances humaines, et que l'analogie parvient à établir des liens entre les faits scientifiques, permettant ainsi l'hypothèse d'une liaison des choses. Pourtant, ce travail de l'interprète de la nature temporalise en même temps le projet encyclopédique. Ce n'est pas uniquement la découverte des fossiles, mais aussi la réflexion sur les effets des événements naturels ou célestes – par exemple la comète de 1742 – qui engagent à concevoir l'effacement d'une espèce (Maupertuis, [1742] 1768, p. 243 *sq.*)¹¹. Or, le regard historique fait transparaître, aux bas-fonds des tableaux de taxinomie, les témoins muets d'une vie éteinte. Les catastrophes dans l'histoire de la Terre natale ont laissé de grandes ruptures dans le tableau des espèces qui ne laissent présager rien de bon quant à la continuité de la civilisation humaine. Cependant, il y a un projet encyclopédique qui aide à combler les ruptures catastrophiques en conservant le savoir d'un moment historique, en le répandant parmi ses lecteurs et, par eux, dans le temps (Diderot, ENCYCLOPEDIE, *Encyclopédie*, t. V, p. 637).

Mais serait-ce déjà une consolation ? Oui et non. Là où l'humanité, même face à la catastrophe, réussit à s'assurer de la continuité de sa culture, la césure historique semble maîtrisable. Car sur la base d'une thésaurisation incessante des connaissances, une communauté de savants semble capable de soumettre la catastrophe elle-même à un calcul historique. Pourtant, l'optimisme encyclopédique, encore au XX^e siècle, n'a pas pour but une science

¹¹ Maupertuis ([1751] 1754, p. 44 *sq.*) avait argumenté contre Buffon que les catastrophes seraient responsables des modifications ou bien de l'extinction des espèces. Voir également Maupertuis, [1750] 1768, p. 71-74 ; Voltaire, CHAÎNE DES ETRES CREEES, *Dictionnaire philosophique*, t. 1, p. 516-520 ; Cassirer, [1932] 2003, p. 82.

accomplie et un savoir complet ou sans joint. Le cercle de Vienne, en actualisant les acquis épistémologiques des Lumières dans le contexte/sur la base du positivisme logique, constate par une image qui se réfère aux encyclopédistes de l'époque,

daß wir nicht allen Formulierungen dieselbe Strenge geben können und daß innerhalb der umfangreichen, ziemlich schlecht verknüpften Masse der Sätze die wissenschaftlichen Systeme gleichsam kleine Inseln bilden, die wir zu vergrößern versuchen müssen (Neurath, 1981, p. 733¹²)

« que nous ne pouvons pas donner à toutes les formulations la même rigueur, et qu'à l'intérieur de la masse des phrases, très étendue et assez mal connectée, les systèmes scientifiques constituent eux-mêmes comme de petits îlots, que nous devons chercher à agrandir ».

La vision encyclopédique, conçue en France d'après des modèles anglais vers la fin des années quarante du XVIII^e siècle, ouvre un processus qui se prolongera jusqu'à la fin de l'espèce humaine. Il comprend la pensée scientifique comme un devenir entre des pointes de rochers, entre des îlots d'un savoir précis, entre les représentations lacunaires par lesquelles l'esprit humain dessine son monde. N'ayant pour référence que les cimes chancelantes d'un océan des choses, le savoir de l'homme, toujours cherchant à se renseigner sur les fonds de cette mer, reste une affaire à actualiser continûment.

Bibliographie

- Belaval, Yvon, 1952, « La Crise de la géométrisation de l'univers dans la philosophie des Lumières », *Revue internationale de philosophie*, n° 21, p. 337–355.
- Borel, Pierre, 1657, *Discovrs nouveau provvant la pluralité des Mondes, que les Astres sont des terres habitées, & la terre vne Estoile, qu'elle est hors du centre du monde dans le troisieme Ciel, & se tourne deuant le Soleil qui est fixe, & autres choses tres-curieuses*, Genève s. n.
- Cassirer, Ernst, [1932] 2003, *Die Philosophie der Aufklärung, Gesammelte Werke. Hamburger Ausgabe*, t. xv, éd. B. Recki/ C. Rosenkranz, Hamburg Meiner.
- Diderot, 1990, *Salon de 1767, Œuvres complètes*, éd. H. Dieckmann/ J. Varloot, t. XVI, Paris Hermann.
- Diderot, Denis, 2010, *Œuvres philosophiques*, éd. M. Delon, Paris Gallimard.
- Dieckmann, Herbert, 1972, « Der Einfluß Francis Bacons auf Diderots *Interprétation* », *Diderot und die Aufklärung. Aufsätze zur europäischen Literatur des 18. Jahrhunderts*, Stuttgart Metzler, 1972.
- Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751-1772, éd. D. Diderot/ J. le Rond d'Alembert, Paris.
- Galilei, Galileo, [1610] 1965, *Sidereus Nuncius. Nachricht von neuen Sternen*, éd. Hans Blumenberg, Frankfurt/Main Suhrkamp.

¹² Cependant, Neurath a déjà réfuté l'option permettant de combiner des phrases atomiques dans des molécules logiques : « Unser Programm ist das folgende: Kein System von oben, aber eine Systematisierung, die von unten ihren Ausgang nimmt. » (« Notre programme est le suivant : Aucun système venu d'en haut, mais une systématisation qui prend son départ d'en bas » ; Neurath, 1981, p. 733)

- Haller, Albrecht von, [1729/1749] 1795, *Die Alpen. Les Alpes*, all./fr., traduit par V. B. Tscharnner, Berne Société typographique.
- Hallyn, Fernand, 2013, « Le Regard pictural de Galilée sur la lune », *La Lune aux XVIIe et XVIIIe siècles*, dir. Ch. Grell, Turnhout Brepols, p. 79-92.
- Kemp, Martin, 1996, « Temples of the Body and Temples of the Cosmos: Vision and Visualization in the Vesalian and Copernican Revolutions », *Picturing Knowledge: Historical and Philosophical Problems Concerning the Use of Art in Science*, dir. B. S. Baigrie, Toronto University of Toronto Press.
- Kondylis, Panajotis, 2002, *Die Aufklärung im Rahmen des neuzeitlichen Rationalismus*, Hamburg Meiner.
- Le Bovier de Fontenelle, Bernard, [1686] 1991, *Entretiens sur la pluralité des mondes habités, Œuvres complètes*, éd. A. Niderst, t. II, Paris Fayard.
- Le Bovier de Fontenelle, Bernard, [1727] 1996, *Préface des éléments de la Géométrie de l'infini, Œuvres complètes*, éd. Alain Niderst, t. VII, Paris Fayard.
- Markovits, Francine, 1999, « De quelques Formes modernes des arguments sceptiques. La Promenade de Diderot ou : Comment surprendre ses pensées ? », *Diderot et la question de la forme*, dir. A. Ibrahim, Paris Presses Universitaires de France, p. 37-60.
- Maupertuis, Pierre Louis Moreau de, [1742] 1768, *Lettre sur la comète de 1742, Œuvres de M. de Maupertuis*, t. III, Lyon Jean-Marie Bruyset.
- Maupertuis, Pierre Louis Moreau de, [1750] 1768, *Essai de cosmologie, Œuvres des M. de Maupertuis*, t. I, Lyon Jean-Marie Bruyset.
- Maupertuis, [1751] 1754, *Essai sur la formation des corps organisés*, Berlin s. n.
- Maurseth, Anne Beate, 2007, *L'Analogie et le probable. Pensée et écriture chez Denis Diderot*, Oxford Voltaire Foundation.
- Neurath, Otto, [1936] 1981, « Die Enzyklopädie als 'Modell' », *Gesammelte philosophische und methodologische Schriften*, t. II, éd. R. Haller/ H. Rutte, Wien Hölder Pichler Tempisky, p. 725-738.
- Pépin, François, 2012, *La Philosophie expérimentale de Diderot et la chimie*, Paris Garnier.
- Pope, Alexander, [1734] 1993, *Essay on Men. Vom Menschen*, Hamburg Meiner.
- Proust, Jacques, 1958, « La Bibliothèque de Diderot », *Revue des sciences humaines*, n° 90, p. 257-273.
- Rey, Roselyne, 1991, « Dynamique des formes et interprétation de la nature », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 11, p. 49-62.
- Shea, William, 2000, « Looking at the moon as another earth. Terrestrial analogies and seventeenth-century telescopes », *Metaphor and Analogy in the Sciences*, dir. F. Hallyn, Dordrecht Kluwer, p. 87-91.
- Voltaire, [1764] 1994-1995, *Dictionnaire philosophique*, éd. Ch. Mervaud, Oxford Voltaire Foundation.